

— Et bien, cette lumière vient d'un vieux château hanté par les esprits.

— Des esprits ! reprit Jean, nous irons voir ces esprits là.

— Oh ! Jean, pas aujourd'hui, sans doute.

— Non, non, dit Jean, soyez tranquille.

Et Jean se mit à faire des prières, et des prières, et de si longues prières que sa femme s'endormit.

Jean de Berneau n'attendait que cela. Son épée au côté, il descendit fort discrètement, brida son cheval et le dirigea au galop vers le fameux château dont on voyait la lumerolle dans la campagne.

Il marcha bien longtemps, sans perdre de vue la petite flamme qui brillait, si bien que le château tout noir se dressa tout-à-coup devant lui. Un silence effrayant aurait fait croire que le château était abandonné, si Jean n'avait vu la lumière qui continuait à briller dans la nuit.

Jean de Berneau descendit de cheval, s'avança d'un pas ferme et frappa un gros coup sur la porte. La porte s'ouvrit et Jean se trouva devant une petite laide vieille femme qui, sans mot dire, lui fit signe de la suivre. Sans hésiter, Jean prit son cheval par la bride et le conduisit à l'écurie ; puis il suivit la vieille et, la main sur la garde de son épée, il s'enfonça derrière elle dans un long corridor. Une lumière magique, qui changeait de couleur à chaque instant, vacillait tout au bout, et Jean la regardait, quand tout à coup la lumière s'éteignit brusquement, un bruit terrible se fit entendre, et sous les pieds de Jean, le sol s'ouvrit... et se referma !

••

Le lendemain matin, quand la princesse ouvrit les yeux, elle fut bien surprise de ne pas trouver Jean. Elle l'appelle, elle le cherche, l'alarme se répand dans le château, on voit que le cheval est parti de l'écurie, et l'on apprend que personne n'a vu Jean s'en aller du château.

La journée se passe et l'on ne retrouve pas le brave Jean de Berneau.

Alors le roi fit publier à son de trompe que Jean était disparu et qu'il y avait une forte récompense pour celui qui le retrouverait.

Or, le bruit du mariage de Jean s'était répandu jusqu'au village, et Pierre, le frère de Jean, qui était resté là, s'était décidé à venir à la

cour. Il dit adieu à son vieux père et se mit en route accompagné de Brisefer et Brisetout.

Brisefer et Brisetout, c'étaient les deux chiens merveilleux nés au pied du vieux chêne, et vraiment ils méritaient bien ces noms là !

Le frère de Jean arriva juste au moment où devant le château du roi, on annonçait la disparition du héros.

Tout le monde était à table. La porte était toute large ouverte ; mais voyons, comment faire pour aller se présenter au roi ?

— Bon, dit Pierre, j'y arriverai quand même bien... Brisefer ! va me chercher le meilleur mets de la table du roi.

D'un bond Brisefer se précipite dans la salle ; d'un autre bond, il saute par-dessus la table, saisit au passage ce qu'il trouve de meilleur et l'apporte à son maître.

— Bien, mon brave... mais en mangeant il faut boire : va me quérir la meilleure bouteille de la table du roi.

De nouveau, Brisefer bondit dans la salle et saisit le flacon le meilleur ; mais avant qu'il eût repassé le seuil, la porte était refermée par les valets attentifs et Brisefer était prisonnier.

— A ton tour, Brisetout, commanda Pierre, va délivrer ton frère.

Brisetout prend son élan, et vlan ! sous le choc, la porte saute sur ses gonds ; les valets effrayés laissent échapper Brisefer et les deux chiens viennent se remettre aux côtés de Pierre.

— Ha ! ha ! s'écria le vieux roi. Qu'on m'amène le farceur qui nous vole à notre barbe !

Les serviteurs vont chercher Pierre.

— Ah, c'est toi qui prétends te régaler des meilleurs mets de notre table !... Qui es-tu ?

— Seigneur roi, je suis Pierre de Berneau.

— Le frère de l'autre, pour sûr. Et bien, où est ton frère, l'as-tu vu ? Viens-tu me donner des nouvelles ?

— Non, dit Pierre, mais je veux aller à sa recherche. J'ai deux fiers compagnons et j'y arriverai sans doute.

— Je veux bien, dit le roi. Mais avant, mets-toi là, bois et mange ; demain matin, tu partiras.

Pierre ne se fit pas prier, et il prit sans façon la place de son frère Jean auprès de la princesse.

••

Le lendemain matin, Pierre demanda à tout le monde des rensei-

gnements sur l'affaire. La princesse se souvenant à propos, lui raconta quelle singulière nuit de noces elle avait passée avec Jean de Berneau.

— Je le connais, se dit Pierre, il a voulu savoir le fin mot quant au château hanté. J'irai voir.

Il se mit en route avec ses deux chiens et, arrivé à la porte, il vit bien à leurs jappements joyeux que son frère était là.

Il frappa; la petite laide vieille femme vint ouvrir et le conduisit, comme elle avait fait avec Jean. Mais Pierre n'était pas sitôt dans le long corridor qu'il se sentit saisi par des bras vigoureux.

— A moi, Brisefer! à moi, Brisetout!

En un clin d'œil, la porte vole en éclats, le jour se fait et les chiens sont à la gorge des assaillants.

Ils crient merci!

— Ah ça, dit Pierre, c'est donc vous autres qui étiez les esprits? Qu'avez-vous fait de mon frère? Dites vite, ou vous serez dévorés par mes chiens.

Les brigands durent bien délivrer Jean, le brave Jean de Berneau qu'ils avaient fait tomber dans le trou par une trappe.

On se figure la joie de la princesse et du roi quand on vit revenir le frère Pierre et le fameux Jean de Berneau!

Les brigands furent marqués d'un fer rouge et chassés du pays.

Pierre alla demeurer dans leur château avec son bon vieux père et l'on fit de grandes réjouissances pour fêter le retour de Jean de Berneau.

Il vécut heureux avec sa femme et ils eurent beaucoup d'enfants.

Résumé du conte publié sous ce titre par M. Félix YSERENTANT dans l'*Union belge*, journal édité à Anvers, n<sup>os</sup> des 11 et 25 juin et 2 juillet 1893. — Texte revu par l'auteur.

O. O.



## BÉOTIANA.

### XV.

#### La cuisson à distance et le crapaud récalcitrant.

*C'esteu 'n' fête deux copères qui s'pormincoët avâ Lidje à l'nutêie.*

*Vola qu'il arrivèt so l' Martchî, wisse qu'i-n-a tot çou qu'on vout po nourri l'pauve et l'riche.*

*I s'mèttèt à louqui tot avâ les botiques.*

— *Tins, di-st-i onque, què-z-è-ce don, fré, cisse marchandêie là, qu'è si bin pindowe à 'n' ficelle?*

— *Vrêie, dji n'è sè rin, di-st-i l'auto, dji n'a mâte vèiou cisse sôrt d'affaire là. I fât qu'nos l'dimandasse à l'femme.*

*Il arêne li marchande :*

— *Qu'è-ce qui c'è, don, çoula, wisse dame? di-st-i, tot mostrand l'chose avou s'deugt.*

— *C'è des harings, dai, binamé moncheu; des fameux ouhais, allez, qui n'ont ni èle ni patte.*

— *Oho! è-ce ine saqwè qu'on mague, çoula, des harings?*

— *Bin sûr, et c'è minme ine saqwè d'fameux po li stoumak... mins, les fât cuire.*

— *Aha! et qu'mint cût-on çoula?*

— *C' n'è nin foèr malêhêie : i n'ont qu'à vèli l'feu.*

— *Nos gostrî volli d'cisse bidasse là, hein, valet?*

C'était une fois deux copères qui se promenaient parmi Liège à la soirée.

Voilà qu'ils arrivent sur "le Marché", où il y a tout ce qu'on veut pour nourrir le riche et le pauvre.<sup>1</sup>

Ils se mettent à regarder parmi les boutiques.

— Tiens, dit l'un, qu'est-ce donc, frère, cette marchandise-là, qui est si bien pendue à une ficelle?

— Vrai, je n'en sais rien, dit l'autre, je n'ai jamais vu cette sorte d'affaire-là. Il faut que nous le demandions à la femme.

Il s'adresse à la marchande :

— Qu'est-ce que c'est, donc, cela, madame? dit-il, en montrant la chose avec le doigt.

— Ce sont des harengs, da, bien-aimé monsieur; de fameux oiseaux allez, qui n'ont ni aile ni patte.

— Oho! est-ce quelque chose qu'on mange, ça, des harengs?

— Bien sûr, et c'est même une chose bien bonne pour l'estomac... mais, il faut les cuire.

— Aha! et comment cuit-on cela?

— Ce n'est pas fort malaisé : ils n'ont qu'à voir le feu.<sup>2</sup>

— Nous goûterions volontiers de cette bête là, n'est-ce pas, l'ami?

(<sup>1</sup>) Cela était vrai surtout il y a une cinquantaine d'années.

(<sup>2</sup>) Expression consacrée, à Liège, pour dire qu'une chose doit être peu cuite.

Enne atch'tèt chascueune onque, et s'ennè vont-i tot r'prindant l'haut de l'vèie.

Il arrivèt ainsi so les hauteurs di Saint-Djille à moumint qui fève nèire nute.

— *Dji k'mince à-z-avu 'n' faim d'as-sotti, di-st-i onk.*

— *Et mi parec', rèspond l'oute; si nos magnisse nosse haring?*

— *C'est ine idèie, fait l'prumîr, volà tot justimint de feu.*

Tot d'hant çoulà il aksègnif li clarté des hauts-fourneaux qu'on veul' fwoer bin d'cisse hauteûr-là.

Et tos les deux, comme on seûl homme, i sèchèt leu haring fou d'leu poche et s'èl tinèt-i à l'air à rcu bresse àdivant d'f'aircûr.

Adon il attaquet leu pèhon.

Mais onk des deux, maladroite, èl lait toumer à l'terre, èt tot quèrant po l'ramasser, il attrape on crapaud d'vins ses mains.

Çoula fa « cric, crac » quand i hagna d'vins.

— *Oh! di-sti, i n'a ni cric ni crac: l'as vèlou l'feu, i fât qu'ti passes!*

Et il avala pâhulmint l'innocent crapaud!

Herstal.

Ils en achètent chacun un, et s'en vont en reprenant le haut de la ville.

Ils arrivent ainsi sur les hauteurs de Saint-Gilles<sup>1</sup> au moment où il faisait nuit noire.

— Je commence à avoir une faim terrible, dit l'un.

— Et moi aussi, répond l'autre. Si nous mangions notre haring?

— C'est une idée, fait le premier, voilà tout justement du feu.

En disant cela, il montrait la clarté des hauts-fourneaux (d'Ougrée) qu'on voit fort bien de là.

Et tous les deux, comme un seul homme, ils tirent leur haring de la poche et si le tiennent-ils à bras raide vis-à-vis de la clarté.

Alors, ils attaquent leur poisson.

Mais l'un des deux, maladroit, le laisse tomber par terre, et, en cherchant à le ramasser, il saisit un crapaud dans ses mains.

Cela fit « cric, crac » quand il mordit dedans.

— Oh! dit-il, il n'y a ni cric ni crac<sup>2</sup>: tu as vu le feu, il faut que tu passes!

Et il avala paisiblement l'innocent crapaud!

Fernand RAMBOUX.

(<sup>1</sup>) Au Sud-Ouest de la ville, à peu près dans la direction de Dinant.

(<sup>2</sup>) Cette expression, qui est populaire, est toujours employée dans ce sens: « Il n'y a rien à faire, c'est une chose décidée. »

## XVI.

## Les chasseurs de mouches

Un jour deux copères se demandaient ce qu'ils feraient bien pour passer le temps.

L'un proposa de pêcher aux grenouilles, à l'aide d'une taie d'oreiller suspendue en l'air pour recevoir les batraciens qui tomberaient avec la pluie.

C'eût été amusant, mais le temps était au beau fixe et l'on attendait vainement un orage.

L'autre proposa d'aller à la chasse aux grosses mouches, ce qui fut convenu. Ils se mirent en route, munis d'une bonne carabine et, comme bien l'on pense, ils firent carnage.

Chemin faisant, ils entrèrent dans une église où le curé prêchait.

L'un de nos deux chasseurs voit sur la poitrine du prêtre une mouche qui se pose. Il épaula, vise, et paf! il tue la mouche.

Le curé tombe.

— Vous voyez bien, dit notre adroit tireur, elle l'avait déjà étranglé, la garce!

Recueilli à Waremme, par M. Jean Bury et publié par lui, en wallon, dans son journal *l'Airdiè* du 7 septembre 1893.

## XVII.

## La croix qui butte.

Une grande calamité ravageait le pays. Les Dinantais résolurent d'envoyer une délégation pour implorer l'intercession de Saint-Aubin, à la grande église de Namur. Ils firent une grande collecte par toute la ville et, de peur que les délégués n'égarassent l'argent, on le déposa dans une bourse, suspendue à la croix d'une haute bannière qui devait prendre la tête de la procession.

Arrivé à la porte de la grande église, le porteur s'arrêta brusquement: la croix buttait contre la porte! Tour à tour, ils essaient vainement de faire passer la bannière, un malin propose même de plier la hampe: efforts inutiles, impossible d'entrer!

Les copères se voyaient dans la cruelle nécessité de revenir sans avoir pénétré dans l'église, quand un passant charitable leur suggéra

l'idée de recouper la hampe. Ils déposèrent la bannière sur le sol et s'en retournèrent pour chercher une bonne hache.

Sitôt ont-ils tourné le dos que le bon Namurois trouve la bourse, soustrait l'obole des Dinantais, et la remplace par... du crottin de cheval.

Quelques heures après, les *copères* reviennent, hachant le bois, prennent la bourse et pénètrent solennellement dans l'église avec, en tête, ce qui restait de la fameuse bannière.

Les prières terminées, ils veulent déposer leur obole et trouvent dans la bourse tout autre chose que de l'argent.

Grand émoi, grande colère.

Seul, le chef de la délégation — le mafeur, prétend-on — restait calme et soucieux; campé devant la chose, il se grattait l'oreille.

En vérité, c'était bien drôle aussi qu'un cheval s'en vint lever la queue au sommet d'une bannière.

Et puis, comment diable avait-il pu monter si haut?

Cette grave question devait rester sans réponse — et nos *copères* s'en revinrent à Dinant, fort intrigués de l'aventure.

Conté à Liège par M. Jules Bohrer et publié en wallon dans *Li Spirou* du 6 août 1893. — La fin du conte se retrouve sous une autre forme dans cette *riotrête* (petite facétie) publiée dans *Li Clabot* du 11 juin dernier : Un gamin plaçait au haut d'un mur une trappe à moineaux. Quelqu'un lui dit : « Entourez-la de crottin, ou bien les oiseaux, qui sont très malins, ne se laisseront pas prendre. » L'enfant répond : « S'ils sont si malins, ils savent bien qu'un cheval n'a jamais grimpé sur un mur pour faire ça ! »

O. C.

## FABLES.

### III.

#### Li leup et li r'naud.

*I-gn-aveûve on còp on r'naud, fin... comme on r'naud, li père des r'naud!*

*Maigré tote si malice, il esteûve pus malheureux qu' les pîres. Il aveûve peu po s'pia, et non sins raison.*

*On gros démon d' leup, vînu d'on ne sait oussé, s'esteûve établi dispôte*

Il était une fois un renard, fin... comme un renard, le père des renards!

Malgré toute sa malice, il était plus malheureux que les pierres. Il avait peur pour sa peau, et non sans raison.

Un gros démon de leup, venu d'on ne sait où, s'était établi depuis naguère

*waire dins les environs d'avaur là, et fieûve on carnatche di possédé... po tousser l'timps, dandjoureux!*

*On è caucêve lon et lautche. One traque sereûve décidée si ça continueûve. Et, ma frique! dins les traques, si d'jeûve nosse rinaud, tot l'grand monde y passe!*

*A fwece di grêter s' tiêsse, nosse gaïard distêrre one idée — one bonne idée, dandjoureux — ca, tot en riant è s'baube, i ramasse si quêve dins ses djambes, sôrte foû di s'garêne, èfile one porôte, et pette one coussé djusqu'à dlez l'coîte do leup.*

*I trouve cit-ci en train d' toquer on somme, après aucèt mougni on bon bêdot tinre et crau qu' aveûve passé l'arme à gauche pa s'gori.*

— Bin l' bondjôn, Mossieu l' leup, di-st-i. Comment allez-vous?

— Dji n'va nin, grogne li leup, dji dweûme!

— Pardon, èscuse, Mossieu l' leup. Dja tant èstindu causer d'vos qui dj'èsteûve curieux di vos veûve.

— Assiez-v' su vosse cu, r'naud, nos taprans one divise.

— Dji sos sûr qui Mossieu l' leup est pus fcar qui l' pus fcar des hommes.

— Dji vos dirai, r'naud, qui dji n'connais nin c't espèce là: on n'd vied nin dins nosse paîs. Dispôte qui dj' so par ci, dj'a bin vètu des espèce di sindje chuffant comme des mauvis, après des tchin....

— Des bicrdjî djouant dè l' clarinette.

— Bieurdjî?... Drôle di nom! Enfin, quand dji stron-ne on bêdot, i fînu des

dans les environs de par-là, et faisait un carnage de possédé... pour tuer le temps, probablement!

On en parlait long et large. Une traque serait décidée si ça continuait. Et, ma foi, dans les traques, se disait notre renard, tout le grand monde y passe!

A force de se gratter la tête, notre gaillard dêterre une idée — une bonne idée, sans doute — car, tout en riant dans sa barbe, il ramasse sa queue dans les jambes, sort de sa garenne, enfile un sillon, et fait une course jusqu'à près du gîte du loup.

Il trouve celui-ci en train de faire un somme, après avoir mangé un bon agneau tendre et gras, qui avait passé l'arme à gauche par son gosier.

— Bonjour, M. le loup, dit-il. Comment allez-vous?

— Je ne vais pas, grogne le loup, je dors!

— Pardon, M. le loup. J'ai tant entendu parler de vous que j'étais désireux de vous voir.

— Asseyez-vous, renard, nous deviserons un peu.

— Je suis sûr que M. le loup est plus fort que le plus fort des hommes.

— Je vous dirai, renard, que je ne connais pas cette espèce-là: on n'en voit guère dans notre pays. Depuis que je suis par ici, j'ai bien vu des espèce de singes, sifflant comme des merles, après des chiens....

— Des bergers jouant de la clarinette.

— Bergers?... Drôle de nom! Enfin, quand j'étrangle un mouton, ils font

grands brès, les tchin avornu sur mi...  
et ramasnu one tripottée!..

— Comme di djusse!

— Et c'è ça les homme?

— Ohi, mossieu l' leup.

— Eh bin, c'è grand tchôse di rare!

— N' vos y floz nin, mossieu l' leup.

I gn-a des homme qui sont fwar!

— Eh bin, tinoz, r'naud, mostroz-m' li pus fwar des homme et dj'è fais one golée!

— Si mossieu l' leup vout bin v'nu avou mi, dji li mosturrai one homme véritable.

— E-ce lon?

— Nos iran au bwar dè l' vôte lauvau.

— One vôte, qu'è-ce ça?

— One route, mossieu l' leup.

— One route?... Ah, ohi: on espèce di ri sins aiwe, tot blanc d' poussière et d' caïo... Allons-y.

Il èstinne à pwin-ne couchi è fossé qu'passe on vi bribeu tot cassé.

— E-ce one homme? dit l'leup.

— Non, c'ènnè a sti onque, répond li r'naud.

Et l'el homme passe si vôte.

Arrive on p'tit gamin piartant l'soupe.

— E-ce one homme? dit l'leup.

— Non, c'è sbrè onque, répond li r'naud.

Et l'gamin passe si vôte.

Arrive un curassé su on bia djone ronsin.

— E-ce one homme? dit l'leup.

— Ohi, rote todis, répond li r'naud en levant l'petton.

Li leup n'fait ni rime ni rame; i

de grands bras, les chiens se jettent sur moi et ramassent une tripottée!..

— Comme de juste!

— Et c'est ça les hommes?

— Oui, M. le loup.

— Et bien, c'est grand chose!

— Ne vous y fiez pas, M. le loup.

Il y a des hommes qui sont forts!

— Eh bien, tenez, renard, montrez-moi le plus fort des hommes et j'en fais une bouchée.

— Si M. le loup veut bien venir avec moi, je lui montrerai un homme véritable.

— Est-ce loin?

— Nous irons au bord de la voie, là-bas.

— Une voie, qu'est-ce cela?

— Une route, M. le loup.

— Une route?... Ah, oui, une espèce de ruisseau sans eau, tout blanc de poussière et de cailloux... Allons-y.

Ils étaient à peine couchés dans le fossé, que passe un vieux mendiant tout cassé.

— Est-ce un homme? dit le loup.

— Non, c'en a été un, répond le renard.

Et le vieil homme passe son chemin.

Arrive un petit gamin portant la soupe.

— Est-ce un homme? dit le loup.

— Non, c'en sera un, répond le renard.

Et le gamin passe son chemin.

Arrive un cuirassier sur un beau jeune entier (cheval).

— Est-ce un homme? dit le loup.

— Oui, marche toujours, répond le renard en levant le pied.

Le loup n'hésite pas; il se jette sur

s'darve su l'curassé, qu' attrappe si pistolet et tire ses deux côp au pus habie.

Li leup, à pwin-ne blèssi, roubèlle au cò do tch'vau sbarré.

Li curassé tire si sàpe et lardée li leup qui, plein d'song, n'a qui l'rècours di s'sauver è biwès.

Li r'naud vint l'trover crèvant dins on ronchisse.

— Et bin, mossieu l'leup sait-i c'qui c'è qu'one homme?

— Ohi, djèmi l'pauve bièsse: ça ratche dè feu qui vos trawè do lon; ça a one linwe qui hagne, ah! qui hagne!... Waitoz di m'soladjè, ca vos m'la mèttu dins one belle andelle: dji mours!

— Vos assister?... Ah! vos n'èstoz nin malin, vos! Vosse présince alleève amieinrner one traque; mains demwin on vos trouverè crèvé et dji pourrè croquer les faisan et les poule sins les fer crier, comme avant. Vos avoz vosse compte, et mi ossi.

Bin l'bondjou, mossieu l'leup!

I rie è s'baube, ramasse si quèwe dins ses djambe, è èle one porôte et rinture è s'gardenne tot content.

Conté à Bonsin (Condroz) par notre vieille servante Catherine, en 1872.

le cuirassier, qui attrappe son pistolet et tire ses deux coups au plus vite.

Le loup, à peine blessé, saute au cou du cheval ébroné.

Le cuirassier tire son sabre et larde le loup qui, plein de sang, n'a que le recours de se sauver dans le bois.

Le renard vient le trouver mourant dans un tas de ronces.

— Et bien, M. le loup sait-il ce que c'est qu'un homme?

— Oui, gémit la pauvre bête: ça crache du feu qui vous troue de loin; ça a une langue qui mord, ah! qui mord!... Voyez è me soulager, car me voilà mis dans une belle affaire: je meurs!

— Vous assister?... Ah! vous n'êtes pas malin, vous! Votre présence allait amener une traque; mais demain l'on vous trouvera mort et je pourrai continuer à croquer les faisans et les poules sans les faire crier, comme avant. Vous avez votre compte et moi aussi.

Bonjour, M. le loup!

Il rit dans sa barbe, ramasse sa queue dans ses jambes, enfile un sillon et rentre dans son trou tout content.

Zéphir HENIN.



## NOTES ET ENQUÊTES.

24. **Les loteries.** — Ci-dessus p. 104, j'ai reproduit une histoire qui, disait-on, s'est passée à Chimay, et où l'on parle du diable, d'une servante et du patron d'icelle. Le fait m'avait été signalé par un de nos amis; en me communiquant la découpe de journal que j'ai copiée exactement, il me disait que le même article avait paru quelques jours plus tard dans une autre feuille dont il donnait le nom.

Depuis lors, j'ai reçu un n° d'un troisième journal — envoi anonyme, celui-ci! — où l'on dit que le fait s'est passé en Autriche; d'autre part, la *Rev. des trad. pop.* de Paris, dans son n° de mai dernier, p. 304, rapporte également l'histoire en indiquant ce même pays d'origine, d'après le *Vseux Corsaire*, journal de St-Malo, 30 mars 1893.

J'ai voulu tirer au clair cette affaire palpitante d'intérêt, et j'ai écrit à une personne de Chimay que je connaissais de nom; cette personne a bien voulu me répondre pour me dire qu'en cette ville, on ne sait pas un mot de l'histoire en question, et que les gendarmes de l'endroit n'ont pas eu à s'immiscer à cette époque dans des affaires de loterie.

25. **Deux chansons à retrouver.** — À côté de ce cruel démarquage dont nous avons été l'innocente victime, nous rappellerons une manie générale, celle-ci, chez nos confrères de la grande presse.

Il y a de ces faits, imaginaires ou réels, qui reviennent périodiquement dans les journaux. Telle autrefois la fameuse histoire du serpent de mer, qu'une légende tenace attribue au *Constitutionnel*, mais qui a, paraît-il, de bien plus obscures et bien plus lointaines origines.

Voici, dans le même genre, un fait-divers que nous lisions dernièrement dans l'un de nos plus graves confrères de la capitale.

« L'agence Reuter télégraphie qu'il vient de se commettre en Podolie un crime dépassant ce que le drame a imaginé de plus affreux.

« Un jeune homme, parti enfant pour l'Amérique où il avait fait fortune, revint récemment à Balta, où ses parents tenaient une auberge. Il descendit chez eux sans leur faire savoir qui il était. Désireux de prendre un bain, il confia tout son argent à la femme de l'aubergiste. Celle-ci, tentée par l'importance de la somme, conçut l'idée d'assassiner le voyageur inconnu, pour s'approprier la fortune. Elle attendit son retour et profita de ce qu'il dormait pour l'égorger avec son couteau de cuisine. Le corps fut caché par elle dans la cave.

« Son mari, absent au moment du crime, rentra peu après, espérant retrouver son fils dont il avait appris le retour en traversant la ville. Sa femme le prévint qu'elle avait assassiné un voyageur. Pris d'un affreux pressentiment, l'aubergiste se fit montrer le corps, et, après un instant, il reconnut que c'était celui

de son fils, qu'il avait vu partir enfant. Accablé par ce coup affreux, il tomba raide mort.

« L'odieuse mégère, qui avait à peine regardé le voyageur avant de l'assassiner, attend en prison de passer en jugement. »

Cette macabre histoire a déjà servi, au commencement de ce siècle, de scénario à un drame populaire en Allemagne. On l'a revue l'année passée dans tous les journaux.

Or, elle se retrouve dans le folklore d'une foule de peuples et notamment, aux environs de Liège, sous la forme d'une chanson dont il nous manque à la fois l'air et les paroles complètes. J'en dois le récit à la chanteuse émérite dont j'ai déjà parlé p. 40 et que j'ai citée dans le dernier n°, p. 170.

Cette bonne femme, dont les souvenirs sont vraiment inépuisables, me signalait en même temps une autre chanson, où il s'agit d'un galant qui revient d'une longue et périlleuse guerre, où l'on croit qu'il a péri. Sa fiancée, lasse d'attendre, vient de se marier; le revenant tombe au milieu du banquet et propose au mari de jouer la fille aux dés. Il gagne, se fait reconnaître de la belle en lui montrant une bague reçue autrefois d'elle... et la fin manque.

Quelqu'un peut-il nous fournir les textes de ces deux chansons, avec les airs si possible ?

O. C.

## BIBLIOGRAPHIE.

Georges HAURIGOT. *Littérature orale de la Guyane française.* — Broch. in-8° de 38 p. — Paris, Lechevalier, 39, quai des Grands-Augustins, 1893. — Prix : 1.50.

Ce travail, extrait de la « Revue des traditions populaires » (tome VIII, en cours de publication) comprend 7 contes dont les deux premiers sont en texte créole avec traduction en regard; 8 devinettes en français, et 84 proverbes en texte créole, traduits et expliqués. Il est augmenté d'une bibliographie de la littérature orale de la Guyane française; des notes explicatives au bas des pages fournissent des renseignements utiles sur les mœurs des noirs.

Les contes sont tous des « fables », où les animaux agissent et parlent, en conservant le caractère qui leur est traditionnellement attribué. C'est ainsi que le Tigre joue dans ces récits guyanais le même rôle que le Loup dans nos contes populaires : il est régulièrement dupé par le malicieux kariakou (sorte de chevreuil) qui correspond à notre finaud Renard. Ces fables sont véritablement amusantes; mais quelle singulière idée de prêter au Tigre les mots et formules typiques qu'on intercale si volontiers dans le langage attribué aux gendarmes et aux vieux militaires....

Dans le conte sixième, je relève cinq devinettes parmi lesquelles deux ou trois que nos lecteurs connaissent sans doute. Voici la série :

Un baril (*sic*, barrique?) sans cercle? — Un œuf.  
L'eau qui se tient debout? — La canne à sucre.  
Un petit poisson sous le pont? — La langue.  
Je suis ici, je suis là-bas? — L'œil.  
Bouche dans bouche? — Un chien qui mange dans une chaudière.

Les devinettes reprises sous le chapitre deuxième ne présentent guère non plus une bien grande originalité; nous y retrouvons les figures les plus connues des peuples européens : l'aiguille qui mange sa queue; la lampe qui boit son sang et mange ses os (la mèche); la bouche, caserne où les soldats sont habillés de blanc, et le caporal, habillé de rouge, etc. Nous pensions trouver ici des devinettes plus spéciales; celles-ci sont probablement importées.

Les proverbes, par contre, sont du plus haut intérêt, empruntant leurs figures à la faune, à la flore, aux usages du terroir, etc. Certes la sagesse populaire est partout à peu près la même quant au fond; mais on goûtera, par exemple, la jolie originalité des proverbes suivants et les commentaires dont l'auteur les a agrémentés :

*Guidi-guidi pa maré pagra* « Guidi-guidi n'attache pas le panier ». — *Guidi-guidi*, harmonie imitative, a la prétention de rendre les efforts nombreux et inutiles de quelqu'un qui a l'air de se donner beaucoup de mal et qui en réalité ne fait rien.

*Lôs pitit moune l'école dit ou : Jôdi jêdi, cré yé* « Lorsque les enfants de l'école vous disent : c'est aujourd'hui jeudi, croyez-les ». — Vous pouvez tenir pour vérité un renseignement donné par quelqu'un ayant intérêt d'être bien informé. Les enfants n'ont garde de ne pas connaître le jeudi, puisque c'est pour eux un jour de demi-repos.

*Ou pas pouvê couri et gratter pieds* « vous ne pouvez pas courir et vous gratter les pieds » (deux choses fort difficiles à combiner).

Certains dictons plaisants nous rappellent invinciblement leurs analogues wallons. De même que le Guyanais « *Le capiaï dit au pian qu'il sent mauvais* », le wallon satirise : *c'è l' crama qui nomme li tchaudron nèur cou*. Le nègre dit : « Un jour de guigne, vous casserez vos dents en mangeant de la bouillie de *tayove* »; le français répond : « Il y a des gens qui trouvent moyen de se casser le nez en tombant sur le dos »; et le wallon : « *I-n-a des djôû qu'on s'nêtrêû bin d'vins on rêtchon* » certains jours, on se noierait dans un crachat! »

Le travail de M. HAURIGOT, tout intéressant qu'il soit, est en disproportion avec son titre; l'auteur avoue d'ailleurs que ses contes et devinettes ne sont pas aussi nombreux qu'il l'aurait voulu.

Espérons qu'il trouvera l'occasion et le temps d'étendre sa collection, et que s'il retourne à la Guyane, il ne perdra pas de vue le proverbe qu'il cite : *ké patience, ou ka plimin di sê*. « Avec de la patience, on arrive à plumer des œufs. »

O. O.



## VIEUX AIRS DE DANSE.



ES airs que voici ont été communiqués à M. Henri Simon par M. Servais, natif de Betgné, petit village entre Esneux et Lincé. Ce vénérable vieillard, qui fut ménétrier pendant de longues années, a conservé, malgré ses quatre-vingts ans bien sonnés, le souvenir alerte et la main sûre. Sa copie est très claire et il n'a pas hésité sur une seule note dans la transcription de son ancien et joli répertoire.

La première de ces danses, le *Passe-pied*, se jouait de la manière suivante: d'abord, une fois « pour rien » la première moitié; immédiatement après, reprise de cette moitié et commencement de la danse; puis deux fois la seconde reprise, puis quatre fois le tout.

De ces airs bien faits pour être facilement retenus, le cinquième surtout fut populaire; sa première phrase se retrouve souvent dans les rimettes et couplets des enfants à Liège et aux environs, sous une forme plus ou moins exacte et complète. On connaît cet air par exemple à Huy, où les jeunes filles le répètent sur les paroles suivantes :

Bonjour, belle voisine  
Comment vous portez-vous ?  
Vous fait' déjà la mine  
Dites-moi qu'avez-vous ?

Je n'ai point vu mon amant o'matin,  
C'est lui qu'est cause  
C'est lui qu'est cause

Je n'ai point vu mon amant o'matin  
C'est lui qu'est cause de tout mon chagrin.

Les danses que M. Servais nommait "allemandes" et que nous intitulos comme en wallon *novellité* « nouveauté », doivent être plutôt des contredanses; on ne connaît, sous le nom d' "allemandes" que des compositions en quatre, trois, ou deux temps binaires, tandis que la contredanse, qui exige, comme celles-ci, un mouvement assez vif, est ordinairement mesurée à six-huit, quelquefois à deux-quatre, et fort rarement à trois-quatre. On sait d'ailleurs que la contredanse, qui semble être d'origine anglaise, n'a été introduite en France qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous la Régence; et les airs ci-dessous datent tout au plus de cette époque.



Quant à la *danse des maklottes*, littéralement « danse des têtards », je ne sais qui m'a suggéré que ce doit être "la matelotte". J'ignore ce qu'il peut y avoir d'exact dans ce fait; l'étymologie est tentante, mais il faudrait des renseignements confirmatifs au point de vue du rythme et du mouvement.

O. C.

## 1. — « Passe-pid ».

*Allegretto.*

D. C.

## 2. — « Passe-pid ».

*Allegretto.*

D. C.

## 3. — « Novellité ».

*Allegro.*

D. C.

## 4. — « Novellité ».

*Allegro.*



D. C.

## 5. — « Novellité ».

*Allegro.*

D. C.

## 6. — « Maklotte ».



D. C.

Henri SIMON.

## CONTES FACÉTIEUX.

## III.

## DIHEZ-L' AUT'MINT!

*I-gn-aveu 'n' fêie on p'tit valet qui s'mame aveu-st-èvoïl quèri on stî d'farènnè èmon l'martchand.*

*Et comme i n'estî nin foèr ritche, li feume sohaita qu'èl plèce d'onque ènnè v'nasse deux.*

— *Hic! mame, di-st-i l'gamin. Poquè d'hève çoula?*

— *Pasqui vâreû bin mix.*

— *Oho! dj'èl dirè bin ossi!*

— *Awè, fâ rèpèter çoula.*

*Ça fait qui l'gamin rèpèta tot dè lon: « El plèce d'onque qu'ènnè vinse deux! El plèce d'onque qu'ènnè vinse deux!... »*

*So ses vôte, i rèscontra on berdji qu'aveut on leup d'vins ses mouton.*

— *El plèce d'onque qu'ènnè vinse deux!... »*

— *Qui è-ce, valet, qui v's a fait dire ainsi?*

— *C'è m'mame.*

— *Oho! bin, vâreû mix dè dire:*

*« Qui l'diale l'èpwètte! »*

*Et li p'tit valet rèpèta co çoula!*

*Vochal qu'i raconteûr ine ètèrr'mint.*

— *Qui l'diale l'èpwètte! Qui l'diale l'èpwètte!...*

*Les djin qui sùvit l'ètèrr'mint pinsî qu' c'esteu po l'moèr qu'i d'hève çoula.*

*I li dèri qu'i vâreû mix dè dire: « Qui l'bon Diu àte si àme!... »*

Il y avait une fois un petit garçon que sa mère avait envoyé chercher un setier de farine chez le marchand.

Et comme ils n'étaient pas fort riches, la femme souhaita, qu'à la place d'un il en vint deux.

— Tiens! mère, dit le gamin. Pourquoi dites-vous cela?

— Parce qu'il vaudrait mieux.

— Oho! je le dirai bien aussi.

— Oui, faut répéter cela.

Ça fait que le gamin répéta tout du long: « Au lieu d'un qu'il en vienne deux! Au lieu d'un qu'il en vienne deux!... »

Sur son chemin, il rencontra un berger qui avait un loup dans ses moutons.

« Au lieu d'un qu'il en vienne deux! »

— Qui est-ce, garçon, qui vous a dit de dire cela?

— C'est ma mère.

— Oho! Eh bien, vaudrait mieux de dire: « Que le diable l'emporte! »

Et le petit garçon répéta encore cela.

Voici qu'il rencontre un enterrement.

— Que le diable l'emporte! Que le diable l'emporte!

Les gens qui suivaient le cortège pensaient que c'était pour le mort qu'il disait cela.

Ils lui dirent qu'il vaudrait mieux de dire: « Que le bon Dieu ait son àme!... »

Et l'valet répéta : « Qui l'bon Dieu aie si âme !... »

Vola qu'i rêsconteûr ine homme qui hêrtchive ine crêvêie biêsse.

— Qui l'bon Dieu aie si âme !

L'homme pinsa qu'c'esteu po l'biêsse qu'i d'hêve çoula.

I li dêri qu'i vallève mî dè dire ainsi :

« Puf ! qu'elle pèsse ! »

Et l'gamin continua s'vôte tot brêlant :

« Puf ! qu'elle pèsse !... »

Vola qu'i rêsconteûr on mariêdje.

— Puf, qu'elle pèsse !

Les djin dè l'nôce pinsî qu'c'esteu por l'mariête qu'i d'hêve çoula.

I li dêri qu'i vâreû mîx dè dire ainsi :

« Qui n' polêt-êlles ênnè fer tote ottant ! »

Et l'gamin s'metta-st-à braire tot dè lon dè l'vôte : « Qu'elle ênnè fêsse tote ottant !... »

Vola qu'i rêsconteûr ine mohonne qui broûlève.

— Qu'elle ênnè fêsse tote ottant !

Les djin qu'ovrît à distinde li feu pinsî qu'c'esteu po les mohonne qu'i d'hêve çoula.

I li dêri qu'i freut bin mîx dè dire ainsi : « Qu'i distinde bin vite !... Qu'i distinde bin vite !... »

Et l'gamin 'nn' alla tot brêlant :

« Qu'i distinde bin vite !... »

Vola qu'i rêsconteûr ine femme qui tchêfève si fôr.

— Qu'i distinde bin vite !

Li femme pinsa qu'c'esteu por s'fôr qu'i d'hêve çoula.

Elle dêri qu'i freut bin mîx dè dire ainsi : « Qu'i seûte todis pus tchaud ! »

Et l'gamin 'nn' alla tot répétant :

« Qu'i seûte todis pus tchaud ! »

Et le garçon répéta : « Que le bon Dieu ait son âme !... »

Voilà qu'il rencontre un homme qui traînait une bête morte.

— Que le bon Dieu ait son âme !

L'homme pensa que c'était pour la bête qu'il disait cela.

Il lui dit qu'il valait mieux de dire ainsi : « Pouah ! quelle peste ! »

Et le gamin continua son chemin en répétant : « Pouah ! quelle peste !... »

Voilà qu'il rencontre un « mariage ».

— Pouah ! quelle peste !

Les gens de la noce pensaient que c'était pour la mariée qu'il disait cela.

Ils lui dirent qu'il vaudrait mieux de dire ainsi : « Que ne peuvent-elles en faire toutes autant ! »

Le gamin se mit à crier tout le long de la route : « Qu'elles en fassent toutes autant !... »

Voilà qu'il rencontre une maison qui brûlait.

— Qu'elles en fassent toutes autant !

Les gens qui travaillaient à éteindre le feu pensaient que c'était pour les maisons qu'il disait cela.

Ils lui dirent qu'il ferait bien mieux de dire ainsi : « Qu'il s'éteigne bien vite !... Qu'il s'éteigne bien vite !... »

Et le gamin s'en alla en criant : « Qu'il s'éteigne bien vite !... »

Voilà qu'il rencontre une femme qui chauffait son four.

— Qu'il s'éteigne bien vite !

La femme pensa que c'était pour son four qu'il disait cela.

Elle dit qu'il ferait bien mieux de dire ainsi : « Qu'il soit toujours plus chaud ! »

Et le gamin s'en alla en répétant : « Qu'il soit toujours plus chaud ! »

Vola qu'i rêsconteûr on p'tit valet qui sofflève so on boquet d'feute po l'rifreudi et po l'magnî.

— Qu'i seûte todis pus tchaud !

Qu'i seûte todis pus tchaud !...

— Hai là ! valet ! di-st-i l'aute.

Qui è-ce qui t'a fait dire çoula ?

— C'è m'mame.

— Et bin, fâ dire à t'mame : « Si t'èl vout à t'manire, fais-l' ti minme ! »

Et l'gamin 'nnè ralla tot près di s'mame.

— Et li sî d'farène, wisse è-st-i ? di-st-elle, l'êie.

— Si t'èl vout à t'manire, fais-l' ti minme ! di-sti, lu.

Ça fait qu'il attrapa 'n' fameuse dopin-ne !

Et v'la l'fève fou

Kak ! so l'sou !

Vos magn'rez l'hâgne

Et mi l'ou !

Voilà qu'il rencontre un petit garçon qui soufflait sur un morceau de foie pour le refroidir et le manger.

— Qu'il soit toujours plus chaud !

Qu'il soit toujours plus chaud !...

— Hé ! garçon ! dit l'autre. Qui est-ce qui t'a fait dire cela ?

— C'est ma mère.

— Et bien, faut dire à ta mère : « Si tu le veux à ton goût, fais-le toi-même ! »

Et le gamin s'en alla tout près de sa mère.

— Et le setier de farine, où est-il ? dit-elle, elle.

— Si tu le veux à ton goût, fais-le toi-même ! dit-il, lui.

Ça fait qu'il attrapa une fameuse rossade.

Et voilà la fable finie.

Pan ! sur le seuil !

Vous mangerez l'écale

Et moi l'œuf !

Conté par M<sup>lle</sup> Joséphine Thomas, d'Esneux qui tient le récit de sa mère.

Henri SIMON.

